

L'ÉPOPEE POPULAIRE ARMÉNIENNE

(V. « *Pazmaveb* » 1957, N. 7 - 8 p. 173)

Jusqu'à présent, tantôt par des citations, tantôt par des résumés, j'ai suivi pas à pas la genèse de cette épopée. Il me paraissait nécessaire, en effet, de vous montrer la conduite des événements qui sont amenés d'une manière parfaitement cohérente malgré la part de l'imagination et du merveilleux. Qu'il me suffise de vous dire, pour vous permettre de retrouver la trame de l'ensemble, que ces héros iront s'établir dans le Sassoun, province appartenant à leur grand-père, le roi d'Arménie, qui la leur concède comme le fit le roi Skaïordi de Moïse de Khorèn, et qu'ils y feront souche. Chacun des chants suivants sera consacré au héros d'une génération. Ils seront conçus sur des types très voisins les uns des autres : naissance des héros, leur enfance, récits de leurs exploits, merveilleux ou épiques, leurs idylles et leurs mariages. Malgré cette relative uniformité des plans, — uniformité qui, ainsi que je l'ai dit, a provoqué une certaine confusion dans la répartition des chants, — les épisodes sont extrêmement variés et prouvent une faculté de création capable de ne pas se répéter. Les générations ennemies partent de Sennachérib, lequel semble remplacer la Sémiramis de Moïse de Khorèn en ce sens que son palais n'est pas loin d'un lac salé qui ne peut être que celui de Van ; elles passent par le calife de Bagdad pour arriver au mélik de Misir, dont j'ai parlé tout-à l'heure.

Deux de ces chants, le premier et le dernier, comportent des particularités qui les distinguent nettement des autres. Le premier, d'un charme tout particulier, raconte la genèse fabuleuse de la maison de Sassoun et l'établissement des deux frères dans leur royaume, avant de chanter leurs exploits et leurs mariages. Le dernier se déroule dans une atmosphère poignante : Mhèr, qui a grandi pendant une absence de son père, part à sa recherche, inquiet de son sort. Il rencontre sur son chemin un cavalier âgé accompagné d'une jeune fille ; il l'insulte, se bat avec lui et le terrasse. Or, ce cavalier inconnu était son père, qui, lorsqu'il le reconnaît, le maudit parce qu'il l'a déshonoré. Mhèr, par cette malédiction, sera privé de descendance et condamné à ne pas mourir de la mort des mortels : il sera enfermé dans une grotte jusqu'au jugement dernier, époque à laquelle il sortira pour dévaster le monde et connaîtra enfin la mort, — ce qui l'apparente à l'Artavazd de Moïse de Khorèn.

Certains de ces passages sont particulièrement émouvants, tels, par exemple, la visite que Mhèr va faire aux tombeaux de ses parents pour solliciter ceux-ci l'un après l'autre de le relever de sa malédiction, et les réponses qu'il en reçoit, à savoir que ni l'un ni l'autre n'a plus le pouvoir de le délier et qu'il doit se résigner à son sort. Ce après quoi, Mhèr s'adresse à Dieu pour implorer de lui sa mort. Et il errera ainsi jusqu'à ce qu'il pénètre dans cette grotte, d'où il ne doit plus sortir tant que la condamnation du monde à la destruction n'aura pas été prononcée.

L'épopée du Sassoun s'achève ainsi en une tragédie à aspects multiples : la tragédie du destin qui fait condamner un innocent, la tragédie de l'homme privé de descendance et qui ne peut trouver la mort, la tragédie de la déchéance de cet innocent qui, par suite de cette injuste malédiction, est condamné à devenir l'exterminateur du genre humain.

L'épopée, surtout l'épopée populaire, reflète la vie sociale et l'idéologie du moment, mais elle révèle par-dessus tout le sentiment, l'idéal du peuple qui l'a composée.

Et, en fait, les héros de l'épopée de Sassoun laissent apparaître des caractères nationaux autant que des caractères de leur époque.

Tout d'abord une passion farouche pour l'indépendance : ils sont prêts à tout sacrifier pour défendre leur territoire et la liberté de leur peuple ; ils livrent alors des combats de géants, y déploient une force invincible, ne reculent devant aucun danger. Par contre, une fois leur liberté assurée, ils déposent les armes et celles-ci ne leur servent jamais à opprimer les peuples voisins, jamais leur vertu n'est au service de l'esprit de domination et de conquête.

Ils sont chevaleresques comme les preux du Moyen-Age.

Lorsque David, seul sur sa montagne, aperçoit le camp ennemi en partie endormi, en partie dispersé pour les corvées de campement, il s'écrie :

« Holà, troupes de Msramélik,
« Que ceux qui sont endormis se réveillent,
« Que ceux qui sont éveillés montent à cheval,
« Que ceux qui ont faim mangent et boivent...
« Que vous n'alliez pas dire :
« David est venu furtivement
« Et s'est jeté sur nous comme un voleur.
« Levez-vous, montez à cheval et préparez-vous,
« « Je suis venu pour vous combattre » (41).

(41) David pousse même ces scrupules jusqu'à l'extrême limite. Entré en possession des réserves royales, il se refuse à chasser les animaux enfermés dans l'enceinte. A son oncle Thoros, qui ne comprend pas le motif de son acte, il répond :

Il ne fait d'ailleurs que suivre les prescriptions du testament spirituel de son ancêtre :

«Soyez toujours magnanimes envers vos ennemis.

«Soyez toujours fidèles à votre parole et ne faites pas de faux serments...

«Au moment de combattre dites un «J'invoque...».

Et, de fait, ils ne vont jamais au combat sans réciter une invocation à Dieu ou sans répéter leur devise rimée : « *Hats ou gini, Astouadz kèndani* », qui est le symbole du mystère de l'Eucharistie : « Pain et Vin, Dieu vivant ».

Ils ne répondent à la ruse que par la loyauté : ce sont de vrais chevaliers du Moyen-Age. D'ailleurs, d'après une inéluctable loi magico-religieuse, tout porteur d'un talisman doit être chaste et loyal sous peine des pires châtiments ; or tous ces héros sont protégés par la Croix des Batailles qui se transmet d'une génération à l'autre. Et c'est parce que l'un d'eux a commis une infidélité conjugale et que sa femme a fait le serment de n'avoir plus de rapports avec lui ; que, enfin, pour des raisons d'état, elle a été déliée de ce serment afin de donner une descendance à la maison de Sassoun, — que, dès la naissance de l'héritier, le père et la mère mourront. C'est pour avoir involontairement combattu son père que Mhèr sera privé de postérité et que la race s'éteindra. Quant à ce père, il a été vaincu par son fils parce que, après avoir juré à un adversaire, sur la Croix des Batailles, de revenir le combattre, il avait, dans les délices de Sassoun, oublié ce serment.

De père en fils, depuis Sanasar jusqu'à Mhèr, les héros du Sassoun ont un caractère héréditaire commun, — dont nous verrons à part le côté comique. Les femmes, par contre, d'origines diverses, sont très dissemblables les unes des autres. Lousig-Dzovi, fille du roi arménien Astghik, se sacrifie au bien public et accepte de devenir la femme du roi idolâtre Sénéchérim, — mais elle trouve toujours un prétexte ou un expédient pour éviter la consommation du mariage. C'est une mère dévouée et inquiète. Quarante-Tresses est la reine magicienne de la Ville d'Airain ; après avoir appelé Sanasar, elle lutte contre lui de toute sa puissance magique, mais avec le secret espoir que Sanasar sortira vainqueur de ce combat. Elle se convertira par la suite et deviendra une bonne épouse. Suzanne est une épouse chaste, soumise, mais dépourvue de personnalité, que l'on marie au héros du Sassoun, lequel a déjà une liaison et un fils naturel. Hourï-Vart est, elle aussi, une épouse fidèle, mais qui comprend

« Oncle, ils sont prisonniers.

« Est-ce qu'on tue son prisonnier ? »

Et il va réveiller tous les fauves et les renvoie sur les montagnes environnantes pour les combattre.

fort mal le besoin qu'éprouve son mari d'aller passer quelques mois auprès de la veuve de Msramélik et de donner ainsi un héritier au royaume de Misir. Elle fait alors voeu de ne plus avoir de rapports avec son mari. Cependant, elle accepte d'être déliée de son serment pour assurer la postérité de la maison de Sassoun. Khantoud Khatoun, comme Quarante-Tresses, invite, elle aussi, un héros du Sassoun à faire sa conquête, mais elle n'est pas magicienne et dès le début elle traite son prétendant avec une certaine douceur. Sans doute païenne d'origine, elle devient une excellente reine du Sassoun, qui se suicide à l'annonce de la mort de son mari. Les femmes du Sassoun sont donc des modèles de vertu, à part, toutefois, une certaine tante par alliance qui joue à la Madame Putiphar. Quant aux femmes ennemies, elles sont représentées soit par des vierges guerrières, déguisées en hommes, et que l'on ne peut vaincre qu'après sept jours de combat, — soit par des mécréantes du Misir qui séduisent les héros du Sassoun pour les détourner de leur foyer ou pour avoir d'eux une progéniture capable de lutter contre les géants du Sassoun eux-mêmes.

Deux personnages marginaux présentent un certain intérêt : l'un est l'oncle Jean à la voix puissante. On le voit apparaître de temps à autre. Il était obligé, à chaque fois qu'il criait, de s'envelopper de sept peaux de buffles afin de ne pas éclater.

Quant à l'autre oncle : l'oncle Thoros, qui, au cours de sa longue existence, voit passer toutes les générations et qui assume la régence à chaque minorité, c'est le type parfait du « Monsieur Pas d'Histoires ». Non content de céder à chaque fois devant les menaces du suzerain, qui, profitant de l'occasion favorable d'un court interrègne, exige le rétablissement du tribut supprimé pendant la période d'activité des rois, il cache régulièrement au jeune prince héritier les concessions qu'il a faites de peur que le jeune héros ne prenne les armes et ne trouble sa tranquillité. Ce personnage ne manque pas d'un certain comique, mais il nous faut revenir aux héros eux-mêmes pour trouver en eux, à côté du véritable preux d'épopée, des aspects rabelaisiens. Ils sont, dans leur jeunesse, maladroits et patauds comme de jeunes ours, estropiant leurs camarades de jeux. Et cette maladresse, ce caractère pataud ne les quittent pas toujours à l'âge mûr. C'est ainsi que Sanasar, à la recherche d'un lieu pour établir sa résidence, se présente une fois incognito dans la Ville Verte. Le chef des écuries royales lui confie le soin de panser les chevaux. Aucune étrille ne résiste à sa poigne. Finalement, il aperçoit un instrument en fer muni de dents. Il en étrille tellement bien les chevaux que la peau lui reste dans les mains. Inconscient de sa maladresse, il attrappe les peaux par les queues et les jette par la fenêtre. Après quoi, il appelle le chef des écuries pour lui faire voir comme les chevaux sont propres et comme ils se reposent bien, couchés à terre. David n'est guère plus fin dans sa jeunesse ; comme il a peu de goûts pour les livres et qu'il n'est pas bon qu'un prince vive dans le désœu-

vement, on lui confie la garde du petit bétail. Il part et revient, ramenant non seulement les brebis confiées, mais encore tous les petits animaux sauvages qu'il a rencontrés et qu'il a joints au troupeau. On décide alors de lui confier le gros bétail pour qu'il ne renouvelle pas sa bévue. Cette fois, à son retour, tout le village est pris de panique et chacun se terre chez soi, car il a ramené tous les lions, toutes les panthères de la forêt. Une autre fois, pour amuser ses camarades de son âge, il imagine d'attrapper un peuplier, de le courber et d'inviter ses jeunes amis à s'asseoir à califourchon dessus. Après les avoir balancés pendant un moment, il se lasse du jeu, lâche l'arbre qui se redresse d'un coup, et les enfants, projetés en l'air comme par une catapulte, retombent de tous côtés avec une telle violence qu'ils s'enfoncent à mi-corps en terre et sont tués sur le coup (42).

(42) Dans certaines variantes dont Tchitouny a fait usage pour l'établissement de son texte, apparaît une scène comique, un véritable *gag*, qui ne manque pas de saveur, mais qui semble une adjonction tardive, étrangère à l'esprit de l'épopée tel qu'il ressort de l'ensemble. Je cite cette scène à titre de curiosité, mais n'en tiendrai pas compte dans mon jugement sur l'oeuvre.

La princesse Khantoud Khatoun, qui a entendu parler des exploits de David, voudrait se marier avec lui et l'invite à venir chez elle. David se rend à l'invitation. En attendant d'être reçu, il déjeune dans la grande salle du château avec quarante princes prétendants que Khantoud Khatoun entretient depuis des années dans l'espoir qu'elle accordera sa main à l'un d'eux. Comme leurs chances leur semblent égales, ils s'accommodent de leur situation et vivent en bonne harmonie. Ils mangent donc tranquillement de compagnie, laissant leurs épées accrochées aux murs de la salle. Mais dès qu'ils voient apparaître David, ils comprennent qu'ils n'ont aucune chance de l'emporter sur ce nouveau prétendant et qu'ils ne doivent pas non plus compter s'en débarrasser par la force. Ils décident donc de l'enivrer pour le tuer. David boit force baquets de vin, et finalement,

« Il titube dans le salon, il louvoie d'un mur à l'autre,
Tantôt il se cogne dans la porte, tantôt il cherche la table...
Laisse tomber sa tête et la redresse.

A ce moment, que se passe-t-il ?

Quand, dans son ivresse, il laisse tomber sa tête sur sa poitrine,

Les quarante hommes s'apprêtent à décrocher leurs épées pour le tuer ;

Lorsqu'il relève la tête,

Ces hommes, avant d'avoir atteint leurs épées, retirent leurs bras et les laissent retomber ».

Et l'ivresse de David devient de plus en plus profonde et dangereuse. Heureusement que Khantoud, qui voulait voir son héros sans en être vue, regardait par un oeil-de-boeuf.

« L'oeil de Khantoud était sur lui, n'est-ce pas ?

Elle voit que ces hommes vont tuer David,

Et que David est un garçon plus mignon, plus beau gars que les autres.

Elle apporte un sac de noisettes, le met à côté d'elle.

A chaque fois que la tête de David tombe et pique sur sa poitrine,

Et que les prétendants tendent la main vers leurs épées pendues aux murs,

Khantoud, du haut de sa lucarne, jette une noisette sur la table.

David ouvre alors les yeux, regarde,

Comme toute chanson de geste, l'épopée du Sassoun comprend en majeure partie des exploits guerriers. J'aurais voulu vous lire des extraits de ces combats de géants qui ébranlent le sol sous leurs pieds et font un tel fracas que le peuple s'enfuit épouvanté, croyant à un tremblement de terre qui fait crouler les montagnes ; de ce prodigieux tournoi en trois reprises, au cours duquel, la première fois Msramélik recula jusqu'à Farzin pour prendre son élan, la deuxième fois jusqu'à Diarbékir, la troisième fois jusqu'à Misir, mais toujours en vain. Alors David, qui, par galanterie pour la mère de Msramélik qui l'avait élevé et pour la soeur de Msramélik qui se trouvait être sa demie-soeur, avait fait l'abandon de deux reprises, prend son élan et d'un seul coup tue Msramélik qui cependant s'était, ainsi que vous pourrez le voir, retranché aussi fortement que possible :

« Il vint et frappa de l'Epée Fulgurante.

L'épée fendit les quarante peaux de buffle,

Elle fendit les quarante pierres de meule,

Elle fendit Mélik et le partagea en deux,

Elle passa à travers le corps, elle atteignit le sol ;

Elle fendit la terre, — C'est que c'était l'Epée Fulgurante !, —

Elle pénétra en terre, continua et arriva jusqu'aux Eaux Noires.

Les combats contre les lions-démons qui interceptent le ravitaillement de la ville et provoquent la famine à Sassoun ; contre le dragon qui retient les eaux du ruisseau qui alimente la Ville Verte ; contre le démon blanc au boeuf noir qui retient prisonnière une vierge qui sera la femme de l'ennemi Aslimélik, — toutes ces luttes merveilleuses mériteraient d'être citées, mais le temps m'en empêche (43).

Le merveilleux, ainsi que vous l'avez vu, tient une grande place dans cette épopée. Les songes et prémonitions ne manquent pas ; il suffit,

Relève la tête, se réveille ;

Les prétendants s'effraient, tremblent de peur,

Leurs bras étendus se détendent, retombent ballants...

Khantoud jeta ainsi tout un sac de noisettes,

Jusqu'à ce que l'ivresse de David l'abandonnât et qu'il reprît ses sens ».

(43) Egalement dans une variante de Tchitouny, on voit le héros du Sassoun aller poursuivre jusqu'au haut d'un arbre un chat noir, unique vivant de toute la population d'une ville de magiciens qu'il vient de détruire. Le héros redoutait sans aucun doute que ce chat ne fût une métamorphose d'un confrère oriental de notre Merlin l'Enchanteur. Il se méfie également des vieilles sorcières qui peuvent tuer un chevalier de sept coups de cuiller à pot. On a bien l'impression ici encore de quitter le climat magique de l'épopée du Sassoun pour tomber dans l'atmosphère de sorcellerie des romans de chevalerie.

d'ailleurs, à un des personnages de regarder le ciel pour voir l'astre d'un héros pâler, signe que ce héros est en grand péril et qu'il faut sans tarder lui porter secours. Le cheval des preux se transmet d'une génération à l'autre : il est de feu et massacre autant d'ennemis que le cavalier lui-même. Il couvre en un clin d'oeil un trajet de quarante jours. Et, à ce siècle de vitesse, la poste est aussi rapide : ce sont les génies du vent qui apportent le courrier. Il leur arrive même de faire des erreurs de distribution. C'est ainsi que l'un d'eux dépose dans la chambre de Balthasar une lettre de déclaration d'amour adressée à Sanasar par une de ses lointaines admiratrices, une princesse magicienne, fille du roi des génies, qui invitait sa... vedette à venir faire sa conquête. Il s'ensuit une crise de jalousie de la part de Balthasar qui se bat avec son frère. La réconciliation se fait et Sanasar part à la conquête de la belle princesse Quarante-Tresses-Blondes qui réside dans la Ville d'Airain. Je ne puis vous lire cet épisode : pour lui garder son charme, la citation devrait être faite in extenso, et le temps ne nous le permet pas. Je me contenterai donc de dire que ce passage est en tous points comparable à la rencontre de Renaud et de la belle Armide et à l'expédition de Charles et d'Ubalde au palais des Iles Fortunées. Non certes qu'il y ait une intime parenté d'origines ; mais la Ville d'Airain, avec toutes ses embûches et tous ses sortilège, la découverte des secrets de ses pièges magiques, la vaillance et l'esprit chevaleresque du héros, le caractère de la Princesse Quarante-Tresses-Blondes, amoureuse, mais avant tout magicienne ennemie, tout cela vous donne à la lecture exactement la même impression que celle que vous recevez en lisant l'épisode correspondant du poème du Tasse. Et les vierges guerrières ne craignent pas la comparaison avec Clorinde. Et puisque j'ai prononcé finalement ce nom du Tasse, qu'il me soit permis de faire un reproche aux philologues arméniens : Si certains passages de l'épopée du Sassoun, et, en particulier, son plan réparti en générations d'une même dynastie, peuvent rappeler le Chah-Nameh, l'ensemble s'en éloigne tout-à-fait. Mais alors ce n'est pas du côté des Nibelungen qu'ils auraient dû aller chercher une parenté avec notre chanson de geste. Est-ce là la conséquence d'une excessive modestie ? — ou d'une ignorance du poème épique italien ? Je crois plutôt que c'est dû à l'adoption au départ d'un principe erroné : l'épopée du Sassoun étant une épopée populaire ne pourrait être comparée qu'à d'autres épopées populaires. Certes, la geste des héros du Sassoun est bien une production populaire, mais, son inspiration, son souffle poétique, sa composition, sa valeur littéraire enfin sont tels que, malgré quelques ingénuités, quelques simplicités de langage, elle ne peut être mise en parallèle, dans sa partie proprement épique, qu'avec la Jérusalem délivrée, Rabelais étant venu y insérer quelques épisodes par-ci par-là pour nous égayer un peu.

Il est évident que la comparaison ne peut pas être poussée à fond, d'abord parce que sujets et plans sont bien différents, l'une des épopées étant une chanson de geste dynastique, l'autre le récit d'une croisade ;

ensuite parce que, bien que les héros du Sassoun soient à la fois les champions de la patrie et les chevaliers de la vraie foi, protégés par des talismans sacrés et montés sur des chevaux de feu, la magie joue dans l'épopée du Sassoun un rôle purement épisodique et l'on n'y trouve pas comme perpétuel moteur de l'action la lutte occulte entre les puissances célestes qui protègent les Chrétiens et les troupes de Satan au service des païens. Dans l'épopée du Sassoun, l'intervention du surnaturel est ainsi beaucoup plus discrète.

D'autre part, comme dans nos chansons de gestes, les héros sont preux et pieux, mais ils ne sont pas que cela. Ils connaissent aussi la galanterie de la chevalerie, sans cependant tomber dans les travers des chevaliers de nos romans d'amour courtois. Ils luttent volontiers pour conquérir l'amour d'une dame, mais ils ne s'en font jamais les esclaves, ils n'acceptent jamais pour parvenir à leurs fins de s'humilier ni de forfaire à l'honneur ; leur galanterie reste toujours virile. Enfin, par rapport aux romans italiens tirés de la Chanson de Roland, le comique est beaucoup plus mesuré et n'intervient que d'une manière sporadique, faisant, comme je le disais, penser à Rabelais.

Ainsi, malgré sa couleur orientale, l'épopée du Sassoun apparaît comme une synthèse bien proportionnée des genres littéraires qui vont de la chanson de Roland à la Jérusalem délivrée.

L'ingéniosité de l'invention, le bon goût dans le merveilleux, les descriptions épiques, la cohérence de l'ensemble, la diversité des actions comme celle, exceptionnelle, des caractères des personnages, le style même qui tout en employant une langue de terroir est agréable par ses images ; tout cela fait que cette épopée, production populaire, constitue un chef d'oeuvre, non pas de ce que l'on appelle plus ou moins complaisamment la littérature populaire, mais de la littérature tout court.

FRÉDÉRIC FEYDIT

Professeur à l'École Nationale
des Langues Orientales Vivantes.
Membre de l'Académie de St. Lazare